

## LA CHANSON BASQUE. <sup>1</sup>

---

M. M.

Si je ne craignais dès le début de cette causerie de vous rebuter par l'emploi d'une langue qui ne doit pas, à la majorité d'entre vous, être familière, je me hasarderais à vous dire:

*„Edozoin choriri eder bere habia.“*

Mais vraiment j'hésite à le faire, et encore que la tentation soit trop forte pour moi, je me résigne à vous déclarer en un français qui, traduisant, fait perdre de son charme à notre proverbe basque:

*„Il n'est d'oiseau à qui son nid ne paraisse beau . . .“*

Vous trouverez dans cet adage la raison qui pousse un conférencier d'occasion à venir rendre hommage devant vous à ce parler, que d'aucuns qualifièrent de „diabolique“, mais qui n'en reste pas moins plein de charmes et d'attraits pour ceux qui le connurent et apprirent avec lui à traduire la gamme entière des sentiments, depuis l'instant où, enfants, ils balbutièrent avec une certaine gaucherie, les noms de leurs père et mère „*aita eta ama*“ jusqu'à, l'heure où vieillards ils dirent les histoires du passé „*lehengo berriak*“ à la maisonnée groupée le soir autour de l'âtre familial.

Vous êtes-vous rencontrés au couchant sur l'un des promontoires qui heurtent d'un point trop haut ouvragé la dentelure si fine de notre côte basque?

A l'horizon le soleil s'est éteint dans un flamboiement rouge: la „grande bleue“ a étouffé sa voix dont les appels grondaient dans le jour avec plus de violence.

---

<sup>1</sup>Conférence faite à *Biarritz-Association* et à la *Société des Amis des Arts* de Bayonne.

Le flot se traîne doucement et meurt sur la grève: il a mué ses accents, tout à l'heure si clairs, en un sifflement très léger, évoquant celui du pâtre qui, le soir venu, sous la feuillée, appelle l'aimée blottie dans la sombre forêt . . .

Et cependant que tout se tait, que l'on sent seulement dans l'air un souffle si léger que l'on se demande s'il n'est pas l'illusion d'une vie tout à l'heure fiévreuse et maintenant assoupie, une voix vrille l'air . . .

Avec un je ne sais quoi de grêle elle a une puissance et une pureté qui étonnent et appellent l'oreille aux écoutes: la méditation à laquelle vous vous livriez est interrompue, mais vous n'en avez cure tant vous vous sentez pris par le bizarre et la variété des sensations que fait naître en vous la chanson entendue.

Elle se module et se poursuit sur un rythme caractéristique avec des intonations et des retours de voix aussitôt coupés, mais qui rappelleraient parfois „la malagueña“ nasillarde et qui paraît grotesquement soucoullante à ceux que rebute toute idée de psychologie et d'analyse. Dès lors, s'il m'était permis de parodier le proverbe et si je n'hésitais à poser cet axiome:

Dis moi ce que tu chantes

Et je te dirai qui tu es,

vous conviant à traduire les sentiments qui agitent celui dont vous écoutez trilles et roulades, ajouterais-je par un juste retour:

Dis moi qui tu es et je te dirai ce que tu chantes . . .

Écoutons le chanteur, dont la voix se perd là-bas renvoyée vers nous par l'écran des Pyrénées qui trouent de leurs cimes la nuit noire, et nous connaissons l'état de son âme: dans sa voix qui vibre ou s'attendrit tour à tour nous lirons les pensées qui l'agitent.

La phrase est-elle langoureuse et tendre avec une confiance faite de loyale franchise : c'est le fiancé qui pense à l'aimée dont la main s'unira demain à la sienne:

*Adios izar ederra, Adios Izarra!*

*Zu zare aingerua munduan bakharra.*

Adieu belle étoile, Adieu étoile!

Vous êtes l'ange unique sur cette terre.

La gorge se contracte-t-elle? Y a-t-il dans la voix une pointe d'émotion que l'homme énergique pourtant ne peut réprimer? C'est l'adieu sans fin et: sans espoir à celle qui devait être la compagne et part là-bas au-delà des mers pour y tenter fortune:

*Adios, ene maitea, adios sekulakotz*

Adieu mon aimée, adieu pour jamais . . .

Toute l'âme du pays basque est dans la chanson ; car le Basque chante encore, chante toujours . . .

Sur une phrase large, puisée dans des réminiscences de plainchant et d'église, lorsqu'il se trouve seul en face de la nature, courbé sous le travail de la terre et méditant malgré lui, sur le ciel qui abrite sa tête, — avec un souffle de mâle fierté lorsqu'il songe à ces „fueros“, qui le firent peuple libre et respecté comme une nation autonome au milieu de voisins assujettis à une autre et même puissance, — sur un rythme sautillant, enfin, et qui emprunte à l'allure d'un entrechat, lorsqu'ayant vidé quelques flacons à l'auberge il reconduit à la ferme son attelage de boeufs: il faut de la danse pour accompagner la musique et le bouvier égayé se charge de fournir l'une et l'autre.

*Guazin dantzán Mariaño*

Allons dansons Mariette

*Bai eta zu ere, Piarreño.*

Et vous aussi Pierrot.

Et alors sous un coup d'aiguillon — car le geste du conducteur a accompagné sa parole — le boeuf touché se cabre, donne une semi-ruade dans le vide, les roues mal graissées crient de gêne, le tombereau a un ressaut aussi lourd que lui-même et, après qu'un *irrintzina* a eu scandé son motif poétique, la chanson reprend sur le même thème . . .

Cette allure gaie du Basque est bien une de ses caractéristiques, et Voltaire y voyait une particularité de notre race lorsqu'il disait:

„Les Basques sont un petit peuple dansant au haut  
des Pyrénées“.

Dansant, soit, et même à leur façon en sauts légers et gracieux qui marquent le „*mutchiko*“ ou tout autre saut classique, mais

chantant aussi et adaptant à leurs chants leur façon d'être qui est expressément originale.

Dans ce pays qui est le nôtre, la langue basque reste elle-même: elle n'a aucun point d'attache avec les autres idiomes connus dont elle s'isole et se différencie complètement. Elle proviendrait, dit-on, du Berbère qui aurait engendré l'Ibère et le Basque; mais, en fait, sur son origine véritable, sur ses affinités possibles avec les autres branches du rameau aryen il ne peut être tiré aucune conclusion. Aussi bien, puisque point n'est ici le lieu de pousser pareille analyse, laissons

„Les chercheurs discuter et le problème rester encore à l'étude“ . . . Cependant, du mystère qui plane autour de nos origines devons-nous nous plaindre? Peut-être oui si nous adoptons ce paradoxe „les peuples heureux n'ont pas d'histoire“: passons-nous en ce cas de cette dernière et tâchons de nous persuader que, quoique nous en croyions nous sommes, nous, Basques, parfaitement heureux. Des lors en fait de richesses nous priserons celles qui nous restent encore et nous aimerons, comme nous y convie la chanson, tout ce qui se rattache à cette langue chaude, prenante, d'une harmonie spéciale, cette langue humaine, quoi qu'en ait dit Scaliger, qui voulait voir en elle un parler „de l'enfer“: protestons avec force contre cette boutade d'un savant, déçu peut-être de . . . n'être point un Basque, et dans une étude très sommaire que nous ferons ensemble donnons un démenti formel au philosophe qui ajoute à sa déclaration peu amène:

„On dit qu'ils (les Basques) se comprennent entre eux; moi je n'en crois rien.“

Permettez-moi, M. M., avant que d'aborder le fond, de m'excuser de la hardiesse qui me fit tenter ce sujet de conférence: l'œuvre est très importante et mérite une étude que des années ne sauraient épuiser: les documents sont peu nombreux et gîtent dans les bibliothèques des bascophiles et basquistes qui les dérobent aux yeux des curieux avec un soin jaloux: veuillez donc ne voir dans ma causerie qu'une suite d'impressions, auxquelles vous refuserez tout caractère scientifique: l'enthousiasme est belle chose, lui seul me donnera peut-être un mérite, celui d'oser devant une assemblée comme la vôtre aborder pareil sujet . . . Et puis me voici à coup

sûr excusé, car l'ennui d'un exposé aride et sec sera coupé par des traductions musicales qui ne manqueront pas d'être attrayantes.

Permettez-moi en passant de vous présenter nos chanteurs.

Nous avons supposé que le contraste pourrait être intéressant pour vous du dilettante nuançant et phrasant avec le fini, de qui sait toutes les subtilités d'un art, et du Basque chantant comme il sait ou plutôt comme il chante avec cette rudesse indécise et scandée qu'ont les gens de notre race, désireux surtout de se faire entendre au loin, lorsque, la nuit venue, ils rentrent au logis, heureux de la journée remplie et joyeux à l'idée de l'écuelle fumante posée sur le rebord de la table . . .

Des interprètes l'un on plutôt l'une vous charmera et vous lui saurez gré du véritable tour de force qu'elle a réalisé en quelques heures, — depuis hier soir, — s'assimilant les nombreuses phrases d'un parler si difficileux.

Quant aux autres, ils se refuseront par principe et par souci du vrai le fini d'un son qui s'achève ou l'expression d'un motif scientifiquement ciselé.

Ils sont simplement basques et leur mérite sera de vous faire entendre, sans apprêt ni fard, à la façon du pays, des airs que souvent ils modulent sans s'embarrasser du rythme qui asservit ou de la mesure qui emprisonne: leur style restera brut et partant naturel.

Or d'abord souvenons-nous que nous sommes de bonne compagnie: le Basque salue qui se présente à lui:

*Agur Jaunak, Jaunak agur, agur t'ardi.*

Bonjour Messieurs, Messieurs bonjour, bonjour et demi.

Après la salutation coutumière vous avez appris que nous sommes tous créés par Dieu, et vous aussi et moi aussi: telle est la traduction du chant entendu.

Facture poétique et composition musicale sont loin d'être compliquées: le tout est ingénu et naïf; sur le même son et sur une forme identique vous entendrez l'amoureux prenant les cieux à témoin de son bonheur, rôdant autour de la fleur qu'il veut cueillir et se

meurtrissant les doigts aux épines qui l'emprisonnent, — la grand'-mère berçant son petit enfant lui disant de ne pas s'éveiller encore à la lumière.

„Vous avez tout temps pour connaître les larmes“ ajoute-t-elle.

Et le rythme qui accompagne le chant se balance comme la couchette de l'enfant sous la poussée de la main maternelle.

La poésie jamais ne complique sa trame: souvent même elle donne à la traduction l'impression de phrases sans suite, accolées les unes aux autres, mais à savourer, dans le texte original, les vers de nos poètes on y trouve une impression de douceur et de charme que l'on ne peut, sans peine de rompre l'un et l'autre, travestir en une autre langue.

Enfantine, elle l'est souvent, la composition poétique; enfantine à faire sourire: en serait-il autrement chez un peuple qui a, adopté comme chant classique une sorte de ritournelle, sur laquelle se poursuivent les 20 premiers chiffres, et qui, chose plus curieuse, ramène à 1 les mêmes chiffres, en les prenant dans le sens contraire et les promenant sur le même air? . . .

Or çà, abordons si vous le voulez les différents genres de chansons basques et après avoir établi un classement étudions:

1. Les cantiques.
2. Les chansons légendaires.
3. Les chansons morales.
4. Les chansons d'amour.
5. Les chansons satiriques.

### **1. Les cantiques.**

L'usage de chanter en langue vulgaire dans le pays basque est relativement moderne: il n'est donc pas de cantiques très anciens. En tout cas ceux en usage ne présentent rien de spécial à l'étude: ils ne créent pas un genre. Ils sont empruntés du sentiment religieux si vivace dans le pays: dans ce milieu où les moindres sentiments s'épandent au dehors sans gêne et sans contrainte avec parfois cette exubérance, qui marque le caractère méridional, l'hommage à Dieu

monte avec force et clame en phrases larges qui s'élèvent vers les vouîtes de l'Église une foi des plus robustes. L'humilité, indice d'une âme craintive et apeurée, ne convient pas à la nature du Basque et jusqu'à son repentir il le crie à pleins poumons, cherchant à convaincre le ciel par une manifestation pour lui d'autant plus sincère qu'elle est énergiquement affirmée :

„Je vous en supplie bonne mère servez nous d'intermédiaire;  
Nous nous repentons car nous avons offensé Dieu.“

Et cela, comme vous le voyez, est dit sans mièvrerie, sans larmes dans la voix comme un „Te Deum“ ou un chant de fête: seul le couplet entonné par un choeur de chanteuses, a quelque tristesse douce, mais cette tristesse elle-même s'efface et s'oublie devant le refrain que les fidèles reprennent et laissent à regret mourir sur une note qu'ils prolongent sans fin . . . Notons en passant que le refrain de ce chant a été adopté par M. Jean Nougès comme motif d'introduction dans son ballet „Chiquito“ exécuté récemment à l'Opéra-Comique.

Une observation, assez curieuse est à faire, dans la catégorie cantiques, au sujet des Noëls: on peut à bon droit s'étonner de ne rien rencontrer dans la langue basque de saillant et de caractéristique touchant la venue du Messie.

En Provence, en Bretagne, il est des Noëls charmants et nos voisins les Béarnais ont pris sur le vif des scènes qui méritent d'être retenues et sur lesquelles on s'attarde avec quelque plaisir: qui de vous en effet n'a fredonné joyeux le „Lechem droumi“ . . . „ce cantique où le pasteur grogne et demande paix aux importuns qui le secouent dans son sommeil, pour lui annoncer la bonne nouvelle, la venue de l'Enfant-Dieu?“

Les poètes religieux basques n'ont rien produit de pareil et partant d'original dans ce domaine: nous ne connaissons guère en fait de Noëls que des pastiches ou des calques dont l'intérêt ne peut être autre que celui donné par les modèles:

„Minuit chrétiens en langue du pays  
Allons a Bethléem avec nos chalumeaux“

nous ne trouvons que des thèmes ressassés à l’envi partout et par tous.

Je me permettais toutefois de vous citer une œuvre qui a quelque originalité et, cela dans un seul de ses couplets, par la description imagée qu’elle fait des allégresses ayant accueilli la venue du Messie :

O nuit de Noël, nuit de bonheur  
 Vous mettez la joie dans l’âme des chrétiens.

„Les poissons font des bonds dans l’eau  
 Le bétail dans la montagne et les oiseaux dans les airs.“

Il est étrange que l’idée religieuse n’ait pas davantage inspire la muse de nos chanteurs car vraiment en terre basque les cérémonies revêtent un cachet et un air de grandeur que l’on ne trouve pas dans toutes les campagnes : peut-être la cause en est-elle comme nous le disions à la date récente encore où l’on s’est servi de *l'eskuara* dans les chants d’Église: peut-être encore la méditation profonde n’est-elle pas le lot de nos bardes et, lorsque, après la grand messe où le prône a un peu trop duré, à leur gré, il leur est donné de quitter les galeries d’où ils ont avec attention suivi le sermon ou écouté les réprimandes, sont-ils pressés d’oublier toute idée grave pour s’adonner à l’action du jeu de pelote ou aux douceurs du cabaret.

Là, en face d’une bouteille de vin âpre et sec „*herriko arnoa*“ on bat les cartes et, chaque point de jeu appelant réflexion de longs instants, on épuise toute une après-midi en reprises interminables de „mus“.

Ou bien sur un thème fixé d’avance les „Koblaris“ en des répliques, qui évoquent les jeux partis du moyen-âge vantent l’un les beautés fougueuses de la mer, l’autre le calme reposant de la montagne. A moins que le caractère charmant de Monsieur, l’humeur acariâtre de Madame ne fassent les frais du couplet.

Mais n’anticipons pas et venons-en à la légende.



## 2. Les chansons légendaires.

Ici encore défaut presque complet: point de légendes chantées. En existe-t-il dans les temps passés? On l'ignore; en tous cas si la tradition nous apportait quelques-uns de ces documents officiels ou officieux qu'elle a coutume de comprendre, peut-être serions-nous fixés sur nos origines?

Il y a 60 années environ, on n'eût pas hésité à affirmer l'existence de ces légendes: la chanson de Lekobidi et celle d'Altabiskar étaient ainsi placées, la 1<sup>ère</sup> à l'époque où Auguste soumettait la Cantabrie, la seconde aux temps de Charlemagne et de son neveu Roland, au moment où ce dernier connaissait la défaite au col de Roncevaux.

Mais c'est là une antiquité imaginaire; ce sont des œuvres apocryphes des copies historiques composées au début du XIX<sup>e</sup> siècle: on y sent la couleur romantique en faveur alors.

Voici la traduction en vers du chant d'Altabiskar ou „Le chant des Eskualdunac“.

### Chant national des Basques

encore intitulé

#### La déroute de Carloman.

Poésie dédiée A. M. A. Chaho; par M. Barrandéguy Dupont.<sup>1</sup>

Aux monts Eskualdunac un cri gronde et s'élève;  
Et l'Echeco-Yauna, s'élançant sur son glaive  
A dit: „Que me veut-on? qui vient en ce moment?“  
Et son énorme chien qui, près de lui sommeille  
Se hérissé et soudain, au cri qui le réveille  
Remplit Altabiscar d'un affreux hurlement.

Au col d'Ibañeta un bruit monte, s'approche!  
Il s'avance, en grondant, il court de roche en roche  
Comme un camp tout entier dont on entend les pas.  
Les nôtres, sur les monts où tout dormait naguère,  
Ont soufflé le signal dans leur corne de guerre  
Et l'Echeco-Yauna se prépare aux combats!

---

<sup>1</sup>A l'approche de l'armée de Roland les „Echeko jaun“ (maîtres de maison) vont unir leurs bras pour écraser l'ennemi.

Ils viennent! les voilà! que d'armes éclatantes!  
 Comme on voit, au milieu, les bannières flottantes:  
 Quels éclairs font au loin jaillir leurs boucliers!  
 Combien sont-ils, enfant? compte et dis bien le nombre:  
 Je les vois: je les vois dans cette gorge sombre!  
 „Ils viennent! je les vois! ils viennent par milliers!“

Ils viennent par milliers, et par milliers encore !  
 Le jour, à les compter, verrait la nuit éclore!  
 Sous nos bras réunis qu'ils tombent accablés!  
 Courons! déracinons ces rochers de leur faite !  
 Et les faisant rouler tout à coup sur leur tête,  
 Écrasons-les! courons! tuons-les, tuons-les !

Et qu'avaient-ils à faire au sein de nos campagnes,  
 Tous ces hommes du Nord, pour forcer nos montagnes?  
 Dieu nous donna ces monts, pour qu'ils soient nos remparts!  
 Mais les rocs, en tombant, les écrasent en foule!  
 La chair crie et se plaint! le sang regorge et coule!  
 Que d'ossements broyés! que de membres éparés!

Fuyez! que celui-là qui vit encor, s'échappe!  
 Fuis, ô roi Carloman, avec ta rouge cape!  
 Fuis, ton neveu Roland là-bas a succombé.  
 Et nous, Eskualdunac, abandonnons nos brèches  
 Et poursuivons au loin de l'aile de nos flèches  
 Tout ce qui sous nos bras n'est pas encor tombé.

Tout fuit! . . . où sont encor leurs armes éclatantes?  
 Oh sont, au milieu d'eux, leurs bannières flottantes?  
 Dans leur sang s'est éteint l'éclair des boucliers . . .  
 „Combien sont-ils, enfants? compte et dis bien le nombre  
 Je le vois! je le vois dans cette gorge sombre . . .  
 Il en reste à peine un . . . un de tant de milliers.“

Non! pas un! pas même un! l'Eskualduna l'emporte.  
 Vous, Etcheco-Jauna, regagnez notre porte :  
 Embrassez vos enfants qu'un jour vient d'affranchir;

Sur votre fer sanglant dormez dans votre joie!  
 Les aigles cette nuit viendront chercher leur proie,  
 Et pour l'éternité tous ces os vont blanchir.

Barandéguy-Dupont.

Assurément cette oeuvre perd à être lue hors du texte: rien ne saurait traduire la simplicité poignante d'un passage comme celui où l'Etcheko Jaun demande en voyant arriver les guerriers du Nord: *Enfant combien sont-ils?* et l'enfant de répondre 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 11, 14, 17, par 1000.

Puis, lorsque les rocs ont été déracinés et roulés sur les crânes des soldats qu'ils broient, que l'ennemi est en fuite, à la même demande „*Enfant, combien sont-ils*“ l'enfant répond encore, en scandant chaque nombre: 20, 19, 10, 2, 1, point du tout: en cherchant même on n'en découvre aucun, . . . Et cette énumération lente faite par l'enfant d'une voix impassible tombe comme un glas sonnante la déroute de l'envahisseur.

Quelle flatteuse que paraisse pour notre amour-propre national cette courte épopée, il ne nous faut pourtant pas accueillir sans contrôle son origine prétendue ancienne. Le thème d'abord en est trop noble, car la mise en fuite de l'arrière-garde de Roland ne serait dit-on qu'un accident historique, dont une imagination chauvine a fait un cycle; c'est ainsi que cet épisode guerrier, ramené à de vraies proportions, ne constituerait qu'un simple fait de rapine, une sorte de *razzia* dont fut victime la fraction d'une armée du Paladin fameux, cela, à une époque où les Basques, quoique catholiques, se procuraient ce qu'il leur fallait en détroussant les voyageurs, surtout les pèlerins se rendant à St. Jacques de Compostelle: on cite à ce sujet la ruse qu'employa l'Evêque d'Oporto, lequel traversa le territoire euskarien déguisé en mendiant afin de soustraire ses richesses aux appétits des gens de ce pays.

Quant à la langue de ces oeuvres, il résulte de comparaisons scientifiques établies qu'elle est trop fouillée, trop apprêtée pour ne pas être rattachée à une période postérieure encore au XVI<sup>e</sup> siècle.

Ainsi le chant de Lekobidi écrit en un dialecte quasi incompréhensible serait-il l'oeuvre d'un historien de la Biscaye qui l'aurait

écrit au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup> et l'auteur du chant d'Altabiskar, Louis Duhalde, l'aurait composé en 1834. Louis Duhalde alors étudiant en médecine était le neveu du capitaine Duvoisin.

La poésie des chansons dites de tradition n'est donc pas de la poésie antique transmise de père en fils avec les mœurs et les coutumes: elle est la composition de lettrés qui la produisirent à un moment où l'on créait dans d'autres pays des oeuvres pareilles rattachées faussement à des temps anciens.

Et pourtant les courses aventureuses de nos marins étaient propres à inspirer la muse de leurs contemporains: nous ne retrouvons rien cependant à ce sujet dans nos archives musicales sinon une chanson informelle :

*Jeiki Jeiki etchekuak, argia da zabala!*  
*Itchasotik minzaten da zilharrezko trumpeta.*  
*Bai eta ere ikharatzen Ollandresen ibarra.*

Debout, debout gens de la maison, il fait grand jour:  
 Du côté de la mer résonne la trompette d'argent  
 Et aussi tremblent sur la rive les Hollandais.

Quels Hollandais? quelle trompette? Est-ce une réminiscence de quelque rencontre entre les marins basques et les marins hollandais? . . . Mystère. Après avoir encore cité comme prétendues légendes: Errege Jan, la chanson de Tardets, la Chevauchée de Don Carlos et l'entrée des Français à Madrid, ces deux dernières beaucoup plus récentes encore, arrivons aux chansons qui permettront une audition, à coup sûr moins fastidieuse que des développements toujours ardu. Étudions d'abord

### 3. Les chansons morales.

*Aurak ikas çaque eskuaraz minzaten . . .*

Cette chanson, qui eut une vogue inouïe dans ces dernières années est une œuvre moderne: je la cite car elle résume aux enfants, après les avoir conviés à étudier le basque, l'ensemble des plaisirs permis:

<sup>1</sup>Voir à ce sujet l'étude de M. J. de Urquijo parue dans la Revue internationale des Études Basques, Octobre - Décembre 1910, et intitulée „La Tercera Celestina y el Canto de Lelo“.

Enfants, apprenez à parler basque, à bien jouer à la pelote  
Et à honnêtement danser . . .

La danse honnête ne s'entend ni pour la valse aux rythmes enivrants ni pour le boston aux glissades compliquées, mais bien pour le „mutchiko“ et le saut basque dont la grâce est faite d'agilité et la science d'un battement de pied uni à une simple volte-face.

La chanson morale est sœur des cantiques: elle reflète le sentiment religieux d'un peuple croyant: on y lit les conseils donnés le dimanche en chaire par le pasteur du village et, après y avoir révééré Dieu, on y prône l'affection de la famille et du Pays.

Mais ne nous attardons pas à choses par trop austères et touchons au plus tôt au produit le plus original, à celui qui semble avoir enthousiasmé par-dessus tout nos bardes jeunes et vieux, les uns parce qu'il leur disait leurs joies ou leurs déceptions présentes, les autres parce qu'il leur rappelait les heures d'antan hélas regrettées! Je veux parler des „Chansons d'amour“.

#### 4. Les chansons d'amour.

Amour ! rêveries tristes et longues, pleurs silencieux et amers cependant que, quenouille à la taille la fileuse, va tournant le fuseau, qui travaille le chanvre lentement, lentement:

*Iruten ari nuzu kilua gerrian,  
Ardura dudalarik nigarra begian.*

Je file la quenouille à la taille, pendant que j'ai souvent la larme à l'œil.

Suit ce portrait peu flatteur de celui qu'atteint le mal de mariage :

*Ezkon-mina dutenak, seinale dirade:  
Mathel-hezurak seko, kholoria pherde.*

Ceux qui ont le mal de mariage se reconnaissent: l'os de leur joue (lisez leur pommette) est sec et leur couleur verdâtre.

L'auteur de la romance est un philosophe bon enfant, témoin la remarque que s'adressant à la fileuse désolée, il émet sans se perdre en vaines condoléances.

„Vraiment vous pleure? avec raison, dit-il, mais baste vous vous consolerez avec le temps . . .“ et aussitôt il continue sa route. Pour nous, avant que de suivre et d’apprécier des couplets écrits souvent avec une délicatesse et une douceur surprenantes, arrêtons et voyons de près le cadre dans lequel les auteurs se meuvent et cherchent l’idée. Nous comprendrons mieux par sa description l’attrait qu’a eu le basque pour ce qui lui rappelle ce sentiment légitime fait d’étroite affection à la fois et de passion toujours modérée, passion dont les éclats savent se contenir, restant dans la note convenable et touchante, sans jamais tomber dans la trivialité: noblesse de pensée, chasteté de paroles, tel est le sceau qui marque au coin les motifs d’amour dans notre pays.

Et en serait-il autrement dans ce coin de terre où tout dit „harmonie et grâce?“

Le paysage est plus coquet que grandiose: de ci de là des collines, coiffées de bosquets verts, surgies comme d’un bond d’entre des ravins aux teintes tour à tour claires et bleuissantes: puis des espaces en labour ou en friche, ceux là, piqués sur le revers des terres retournées par la charrue, de maisons blanches, barrées de lattes de couleur: „*etchaldia*“ (cottage) respire propreté et ordre: aux fenêtres la ménagère prévoyante a suspendu des cordons de piments rouges, pour qu’ils sèchent au soleil et par la fenêtre entrebâillée on aperçoit tombant du plafond de la cuisine quelques jambons gras et sains qui disent assez l’aisance des maîtres de céans.

Devant la porte l’aïeul réchauffé à la chaleur du jour ses membres engourdis par l’âge: le respect de la tradition lui a fait conserver le costume national qu’il vit fièrement porté par son père et dont ses fils, modernisés par le contact plus facile aujourd’hui des gens de la ville, ont fait abandon au profit de complets-réclame dont la coupe sied moins bien à leur structure de campagnards. Veste ronde à revers sans col et culotte courte s’allient bien au visage rasé de près et aux cheveux longs, signe de noblesse, arrêtés plus haut que les épaules: la tenue est sévère et seul le plastron blanc de la chemise heurté d’un point d’or, un simple bouton, tranche par sa note claire sur l’ensemble d’une mise sobre.

Mais voilà que là-bas dans le creux du vallon une cloche s’est fait entendre; sa voix grêle comme une bêlement d’agneau a appelé

les fidèles au service dominical; l'air grave, des femmes se dirigent vers l'Église ; elles arrivent de fort loin, leurs robes retroussées laissant voir le pied nerveux pris dans „l'alpargate“; sur leur poitrine un châle se croise dont la pointe tombe dans leur dos; au cou elles portent une croix d'or et suspendu sur leurs têtes, couvertes du mouchoir, un paquet se balance; la mantille pliée en quatre fait un support aux souliers délicatement enveloppés: dame! on n'est pas riche et le cuir s'use à la marche . . . Tout à l'heure, a portée du lieu saint, „*etcheko anderea*“ s'arrêtera; avec précaution elle battra les sandales l'une contre l'autre et assujettira la chaussure basse enrubannée, puis, secouant la tête de gauche à droite, elle fixera sa mantille jusqu'à ce que le pompon noir dont elle s'agrémente s'arrête entre ses deux yeux; alors, après un dernier „en avant“ du cou, qui semble un tic nerveux, mais dont le but est de rétablir l'harmonie de la coiffure et du visage, une main vivement passée sur le front que la houpette chatouille, la maîtresse de maison se remettra en marche . . . Sa mise de cérémonie est tout à fait correcte et elle pourra de l'air le plus recueilli plonger sa main dans le bénitier qui s'arrondit autour du pilier massif.

Après la messe entendue, le retour s'effectue comme se fit la venue, tandis que les jeunes gens, la *zinta* rouge roulée autour des reins, le chef couvert du béret bleu se groupent sur la place, vantant les prouesses des pelotaris fameux et organisant à leur tour des „parties de défi“.

Et ce sont les idylles nées dans ce milieu que les poètes vont traduire dans leurs chansons: idylles dans lesquelles la retenue du Basque met beaucoup d'idéal, se bornant à évoquer l'étoile de ses rêves, la rose embaumée qui ravit son cœur et que son œil à couvé depuis longtemps.

*Lore eder bat badut nik aspaldi begistaturik.*

J'ai une belle fleur qui depuis longtemps a attiré mon regard.

Dans ses songes l'amoureux appelle la bien-aimée.

*Maitia nun zira?* où êtes-vous aimée?

L'aimée est parfois au bal; légère comme l'oiseau elle bondit effleurant à peine le sol, rieuse et mutine, ameutant autour d'elle l'essaim des

jeunes gens de Loyola qui l'acclament pour sa grâce et la disent la plus jolie.

Elle est au bal, c'est vrai, la fiancée; mais, malgré les apparences, elle demeure fidèle, elle qui se fait séduisante à souhait pour son seul bien-aimé.

Hélas! est-elle payée de retour? et le garçon volage ne va-t-il pas courir vers d'autres conquêtes?

Malheureusement oui, et la pauvrete désespérée, le matin venu, ira son chemin journalier se rendant à l'ouvrage; elle pleurera toutes les larmes de son corps, consolée par son apprentie qui apprend dès son jeune âge à maudire l'inconstance des hommes.

<i>Inchauspeko alaba dendaria</i>	<i>Goizian goiz jostera joailia</i>
La fille de chez Inchauspé couturière,	Qui va coudre le matin de bonne heure.

<i>Nigarretan pasatzen du bidia.</i>	<i>Aprendiza konsolatzailia.</i>
Passe son chemin en pleurs.	L'apprentie la consolant.

L'expression est gauche et coupe l'idée de hachures drôles parfois et souvent curieuses: le basque semble cultiver le coq à l'âne et pourtant cette impression ne suit jamais le lecteur qui entend la langue.

Mais ce n'est pas que l'amour de la femme qui se chante au pays basque; <sup>1</sup>l'amour du pays est aussi vivace dans le cœur „euskarien“ et celui qui s'éloigne de la terre conserve l'espoir d'y retourner sous peu.

<i>Adios, Euskal Erria, bañan ez betiko.</i>	Adieu pays basque, pas pour toujours
<i>Bost edo sei urtean zaitut ikusiko.</i>	Dans 5 ou 6 ans je vous reverrai.

Je demande à Dieu de mourir dans ma terre aimée.

<sup>1</sup>Nos „pertsularis“ ont chanté la maison et l'attachement à tout ce qui constitue la famille et le home familial.

Dans une image très poétique Elissamburu de Sare, un classique, évoque au matin la maisonnette rustique laquelle se profile sur un coteau quand point le jour; et devant nos yeux ravis le cadre se dessine.

Quatre grands chênes enserrent des murs blancs; à leur côte une fontainette, un chien blanc assis devant la porte.

C'est là, dit l'auteur, que je vis en paix.



C'est là l'adieu à l'*Eskual Herria* de notre barde national Iparaguire, le même dont le retour au pays est chanté en strophes sublimes qui s'extasient de revoir les montagnes, les ruisseaux et les fontaines sillonnant le sol aimé.

„Voilà où sont les monts bien aimés, les monts et les plaines, les belles fermes claires et blanches, les fontaines et les rivières.“

Puisque ce nom d'Iparaguire fut prononcé au cours de cette conférence, permettez que nous ayons un souvenir ému pour celui qui sut créer notre hymne national et qui au mépris de la sienne propre chanta et préconisa la liberté d'un peuple et celle de ses fueros; il grava ainsi en strophes impérissables cette sujétion à laquelle furent soumis les Rois de Navarre et d'Espagne par rapport aux *Eskualdunak* lorsque les uns à Roncevaux les autres à Guernica juraient de respecter les franchises accordées aux nôtres. Par là ils s'asservissaient eux-mêmes à ce peuple indépendant dont l'orgueil était de se proclamer „noble“, tolérant parfois que le bourreau du pays se tint derrière eux, appuyé sur sa hache, pendant qu'ils prêtaient leur serment; ils courbaient de ce fait leur couronne devant une force indomptable dont l'homme rouge était le symbole.

Iparaguire paya de prison ses tendances fueristes et l'audace qu'il eut d'écrire le *Guernikako Arbola*, hymne national dont il composa les paroles, les adaptant sur un motif musical fourni par un organiste biscayen.

Dans le cachot où il est enfermé l'homme rêve et songe à sa mère; pauvre mère, elle pleurerait si elle savait le destin de son fils; et alors il chante „Les séides m'ont dit de les suivre à Tolosa: ils m'ont mis au cachot; ma mère pleurerait si elle le savait.“ La phrase vit et s'émeut, l'air est triste comme un sanglot qui se déchire; et les paroles nous sortent un peu de la monotonie d'expression et de comparaison qu'adoptent les évocations de ce genre . . .

Terminons-en, si vous le voulez, avec les chansons d'amour par l'audition d'un type inédit, dédié à l'auteur de cette causerie, par un bascophile, qui tout en chevauchant dans les campagnes pour y porter ses soins éclairés aux malades, ne dédaignait pas la rime reposante; je dis chant-type, car comme dans les romans classiques de notre

langue, il fait appel à la rose pour symboliser l'âme de la femme aimée et sa chanson est une allégorie dont je vous livre le thème.

*Maiatza urbiltzean arrosa loratzen.*

„A l'approche de mai la rose prend fleur; au beau soleil elle s'épanouit; en la voyant les jeunes se troublent; je ne sais ni ne pense ce qui les meut. Il n'est pas d'homme au monde qui n'aime le parfum de la rose; si elle n'était environnée d'épines on la cueillerait de près.“<sup>1</sup>

Souvent la chanson d'amour débute par une invocation à qui elle emprunte sa caractéristique; mais souvent aussi cette invocation n'a aucun lien avec: l'idée suivante, de telle sorte que deux pensées devant se relier entre elles n'ont pas de rapport et s'étonnent de se trouver en contact.

„Quand il fait beau, que l'ombre est belle, aimez-vous parler comme vous voulez.“

La comparaison n'est pas concluante et l'on se demande quelle coquetterie de versification a fait intervenir ici la fraîcheur reposante de l'ombre et la clarté du soleil alors que rien ne motive leur présence. Serait-ce un artifice? Peut-être . . . en tous cas et assurément un „sauve qui peut“ profitant à l'auteur. La particularité de composition, à bâtons rompus en effet tient à la qualité d'improvisateur qui marque chez nous le poète: celui-ci ignore le travail ardu près d'une bibliothèque aux „rayons chargés d'ouvrages“. — „*Koblak*, couplets improvisés, régner en maître et sont surtout en honneur au pays“, or comme la verve du *Koblari* est essentiellement épuisable, dans ses instants de détresse fait-il appel, à bout d'inspiration et de termes, aux choses les plus imprévues, à celles qui frappent sa vue ou son ouïe; dès lors dans les difficultés ou il se débat, tout bois lui donnant flèche, il ne s'inquiète nullement de savoir si les images qu'il accole les unes aux autres se rattachent à ses pensées; sans méthode, en dépit de l'ordre ou de la logique, il va, le fil de ses idées se rompant, . . . au petit bonheur.

Mais ne trouvez-vous pas, M. M., que nos héros ont beaucoup jeté de fleurs et ne vous paraît-il pas qu'il serait temps de les faire sortir un peu de cette atmosphère de langueur et de charme mélancolique où ils risqueraient, devenant trop monotones, de perdre toute

---

<sup>1</sup>Dr. Guilbeau.

verve? Les doigts qui caressent sont souvent prêts à griffer et du geste fait de douceur à celui qui s'irrite, il n'y a pas grande différence, une seule contraction musculaire.

Imaginons, voulez-vous, cette dernière et, procédant par analogie faisons le pas qui nous conduira de la romance sentimentale au couplet piquant, au couplet rosse, comme l'appelleraient les chansonniers de la Butte sacrée.

### 5. Les chansons satiriques.

Les couplets satiriques sont innombrables dans le domaine de la chanson basque. Et certes les plus fins et les mieux ciselés sont modernes.

Le Basque est frondeur et aussi gouailleur; il a vite fait de s'apercevoir du ridicule, où qu'il le rencontre, et il décoche incontinent sur lui les flèches du mot qui tranche et de l'adresse qui pique ; n'attendez pas cependant qu'à la fin de l'envoi il donne la phrase qui relève et moralise. — Non; les défauts sont ce qu'ils sont: le poète satirique les blague; aux' autres de les relever et les redresser . . .

En dehors de là, par exemple, point de privilège ni d'exceptions. Chacune passe au crible, nul n'est à couvert de la charge; le riche d'abord est fouaillé.

*Bettiri Santz* se charge de lui distribuer des verges lui qui, refusé par les filles d'Errauriz, car il est trop pauvre, erre d'Arrauntz à Ustaritz, en quête d'une demoiselle à marier.

Monsieur le Curé à son tour, qui s'est mêlé de vouloir empêcher certaines danses, se fait, malgré le respect qu'on lui porte, vertement apostropher et il n'est pas jusqu'aux femmes, trop demoiselles, ayant rentes petites et grand appétit, qui n'essuient l'épigramme.

Toutefois n'ayez crainte: la boutade égratigne mais sans déchirer, la balafre n'est qu'à fleur de peau et le chant satirique ne constitue souvent qu'une amusette où l'on saisit l'occasion de donner un léger coup de dent.

„*Kukuruku zer diozu — Buruan min. Zerk egin ?* Kuruku que dites-vous? J'ai mal de tête. Qui vous l'a donné? *Acheriak*. Le renard — Où est le renard?“

Le dialogue au coin du feu se poursuit en enfilades de questions et de réponses où l'on ne se fait pas faute de se bêcher mutuellement.

Aussi bien patrons et journaliers se retrouvent-ils dans la ferme où l'on vient de dépouiller le maïs. *Zaldi churia*, le cheval blanc, est sur la selette. „Oi verde, verde“ . . . crie-t-il; et suivant un refrain qui vient à point nommé, chacun à tour de rôle pose des demandes intéressant le maître ou la maîtresse de maison qui s'en entendent parfois conter de vertes

„Dans notre borde (métaire) il y a 4 brebis.

Les 4 ont 8 oreilles, le maître de céans est galant homme . . .“  
L'allusion n'est peut-être pas claire, cependant elle a son prix pour les invités.

A côté des choses banales, dans cet écrin que constituent les chansons satiriques, il est des bijoux ciselés avec une finesse de mots et une justesse d'images admirables: en cinq traits sont campées de façon la plus vivante des scènes qui tenteraient le crayon d'un Benjamin Rabier: écoutez entre autres ce portrait du mulet du charbonnier.

„*Hauche da ikazketako manduaren traza*. — Voici le portrait du mulet du charbonnier. Tête grande. Aspect farouche. Poil rude sous tout le bât large plaie. En voilà une sauce! Un chrétien ne saurait passer auprès de lui.“

„Il a le cou mince, la tête pas petite. Les maxillaires décharnés, les yeux chassieux, de grandes oreilles. Les naseaux noyés de morve. Les lèvres épaisses. Si jamais il eut des dents cela ne se voit point. Vois la démarche même du mulet, il a les membres tremblants, la hanche de travers. Les jointures enflées. L'épine dorsale aussi aigüe qu'une épée. Sans mentir je m'attends à la voir traverser sa peau.“

Parfois l'image est un peu réaliste, mais quelle vie et avec cela quelle sobriété et quelle justesse d'expression: que ce pauvre mulet a l'air minable et comme l'on s'apitoie sur son aspect malheureux et résigné! Après le mulet vient l'histoire du chien et ici à mon avis nous abordons le chef d'œuvre du genre: je vous le livre sans commentaire aucun me bornant à vous donner une traduction littérale et fidèle; l'auteur de la pièce fut certainement connu à beaucoup d'entre vous: sous le pseudonyme de „Zalduby“ il cachait le chanoine Adéma, un fin poète basque décédé à Bayonne il y a 3 ans à peine: le héros du sujet est „*Churiko*“ chien de „*Mehetegia*“, c'est-à-dire chien de la maison où l'on fait maigre chère.

## I.

Le chien de Mehetegua  
 Pieds et reins de travers  
 Le museau long d'une aune  
 L'os près de la peau  
 A jeun toute l'année  
 Parce que c'est un endroit chiche.

## II.

Sa mère l'abandonna tout jeune  
 Nourri sans lait  
 Le ventre cousu aux reins  
 Commencé à manger par les  
   mouches  
 Ainsi toute sa vie passe.

## III.

Assis sur son séant, au pied de  
         la table Churiko attend  
 Quand lui tombera d'aventure  
 Une croûte de méture <sup>1</sup>  
 Le maître lui flanque  
 Deux coups de pied afin qu'il  
   s'en aille.

## IV.

Le pauvre chien  
 Parce qu'ainsi on le nourrissait  
 A bon marché  
 Le ventre vide, assombri  
 Se plaignait tous les jours  
 Se grattant des bras et des  
   jambes  
 Ne pouvant se tenir nulle part à  
   cause des puces.

<sup>1</sup>pain de maïs.

## V.

Les cris de désespoir du chien  
 Ses pleurs: ses hurlements!! (qui  
   peut les dire s.-e.)  
 Depuis longtemps, mal ancien  
 Il avait, paraît-il, la gale:  
 Se grattant *Zirri* et *Zarra* (ono-  
   matopée)  
 Son dos n'est plus qu'une plaie!

## VI.

Les voleurs aussi la nuit  
 Riaient à son aboiement faible  
 „Tu es un chien sage toi ! ! . . .“  
 Le soir, en récompense de son  
   silence,  
 Ils assommaient de cailloux le  
   pauvre.

## VII.

Un jour on le siffle au jardin  
 Pour qu'il vienne travailler  
 Il devait chasser des poules.  
 Le chien affamé et endolori  
 Queue et ventre traïnants  
 Court se cacher.

## VIII.

Martin le valet de la Maison  
 Cachant un bâton  
 Court après lui:  
 Churiko, chien malin,  
 Fait silencieusement  
 Le mort dans la paille.

## IX.

S'étant tenu caché  
 Quelques nuits et jours  
 Il sort ayant besoin de manger  
 Affamé, pleurant, couvert  
 De vermine, dé bêtes et de  
 croûtes.

## X.

Il n'y a personne à la cuisine  
 L'efflanqué de chien, entre:  
 Le Rôti est tout prêt,  
 Car c'est la fête locale:  
 Il flaire, lèche et goûte  
 Il mange tout après l'avoir com-  
 mencé.

## XI.

La maîtresse de maison inquiète  
 Arrive essoufflée  
 „Chien maudit! eh là! vite, vite  
 En attendant que je te casse la  
 Fais ton testament . . .“ [tête

## XII.

Le testament a ceci de noir  
 Qu'on laisse tout aux autres.

Churiko le sait bien . . .

A qui laisser et quoi laisser  
 Comment le penser!

A la maîtresse de maison il laisse  
 sa graisse

Au maître son dernier . . . souffle!

Permettez, Mesdames et Mes-  
 sieurs qu'ici j'use d'euphémisme,  
 car si „le Latin dans les mots  
 brave l'honnêteté“ — le basque  
 se réclame parfois du Latin.

Tout ce que je peux vous  
 dire, c'est que dans le soupir  
 qu'il émit, Churiko exhala à la  
 fois toutes ses rancœurs et ses  
 vengeances . . .

## XIII.

Ayant vécu affamé?

En mourant il s'est rassasié

Voici quel fut le dernier en-  
 seignement

Que nous entendîmes de Churiko

„De celui qui a faim

Ou ne peut attendre bon travail“.

„Ventre affamé n'a pas d'oreilles, eût dit La Fontaine. Point d'Argent point de suisse, ajouterait Petit Jean“. „Pas de pitance pas de besogne“ déclare Churiko philosophe moraliste dont la pensée est en harmonie avec celle de tous les gens sages. Or çà, n'épuisons pas la série des profits que nous pouvons tirer de ce conte et poursuivons chez les chansonniers basques l'étude de la satire.

Voulez-vous excuser, mesdames, les plus osés d'entre eux d'avoir en cherchant bien, il faut le dire, trouvé en vous, ne fût-ce que l'ombre d'un défaut?

L'harmonie régnerait dans le ménage si monsieur n'avait un caractère détestable.

„On dit: mariez vous, s'écrie l'épouse. Jamais je n'en ai eu chaude envie: Ah quel bonheur pour qui va se marier: que de larmes après coup! Demain il y aura un an que je me suis marié, un an de plus de repentir . . .“

Et la plainte est amère et longue: . . . le mari courbera-t-il la tête? . . . rassurez-vous représentant du sexe fort . . . le voici qui arrive le reproche sur les lèvres, le regret au cœur:

„Avant de me marier je valais quelque chose  
Maintenant je ne vau plus rien.“

L'harmonie est parfaite jusque dans le désaccord: chacun est mécontent de son lot: et permettez-moi l'expression triviale: le torchon brûle . . . sur toute sa longueur . . . Jusque dans ses moindres détails la vie de ménage à sollicité la goguernardise des auteurs: Madame avant saison porte jupe-culotte et son mari très faible est l'objet de quolibets sans nom: ne peut-il commander sous son toit? là dessus le chanteur de préconiser le célibat . . .

Mais si l'union légitime a ses détracteurs elle a aussi ses soutiens: le vieux garçon a peur de prendre compagne car les femme; l'effraient :

„Couvertes de soie, pareilles à des princesses, dit-il  
Elles font fi de la robe de coton  
Comme celà elles croient endormir quelque imbécile  
Moi n'ayant pas sommeil je reste vieux garçon . . .“

Il s'attire une verte réplique.

„Les célibataires aiment les filles autant que les autres. L'homme est fait pour l'union . . . et à la suite de cette déclaration se poursuit à perte de souffle l'énumération des avantages qui accompagnent le mariage, alors que l'adversaire irréductible de cet état, pourtant normal: crie le bonheur du calme solitaire . . .“

Mais me voici presque au terme. J'allais en finir avec ma causerie, si je ne m'étais tout à fait en dernière heure aperçu d'un semblant d'oubli, je dis semblant, car ayant étudié la chanson basque

plutôt au point de vue littéraire qu'au point de vue harmonique je n'ai pas eu à me préoccuper de l'originalité et des particularités du rythme: ayant par ailleurs à traiter d'un sujet local il me semble que je vous dois, à défaut d'étude et d'analyse, au moins une audition de ce genre musical en honneur surtout dans les provinces basques-espagnoles je veux parler du „Zortziko“. Sa caractéristique? la mesure incompréhensible, indéchiffrable par nombre de musiciens à 5/8: et pourtant, quelque difficulté que présente le mouvement, il est familier aux moindres paysans du Guipuzcoa et de la Biscaye. Voudriez-vous en apprécier la saveur dans ce morceau intitulé „Tristesse“ et écrit en dialecte guipuzcoan.

S'il est des zortzikos à caractère imposant il en est d'autres à l'allure plus gaie et plus emballante: permettez ici que je m'en réjouisse, car sous les quelques notes entraînantes prises à l'un d'entre eux je dissimulerai la partie de ce sujet la plus épineuse à traiter, celle qui touche à la satire dans ce qu'elle a de plus aigu et de plus difficile pour être présentée devant les dames; je n'insisterai pas et, sans autre détour, je vous tracerai sur pied le portrait de la femme buveuse:

„La femme qui boit est détestable  
 Dans ses pas comme elle est risible  
 Elle va de coin en coin, rentrant et sortant  
 Elle n'a pas froid à l'estomac quand elle se retire à la maison  
 Du blanc et du rouge combien elle boit en cachette de son mari  
 Cela est impossible à dire  
 Pour boire elle vendrait même son époux.“

„La femme qui danse et surtout boit en cachette de son mari est une plaie. Dieu nous en garde, souhaite le chanteur, qui la couvre de railleries : ce vice est si laid trouve-t-il . . . et si commun! Or il apparait que l'amour immodéré du boire fut le péché mignon des jeunes filles de St. Sébastien: les voici prises à partie en . . . 5/8 par le poète très sobre à coup sûr lui-même:

„Trois jeunes dames de St. Sébastien  
 Couturières à Renteria  
 Savent aussi coudre  
 Nais boire mieux.“



„Et Krisketin Krasketin, une ritournelle dans le genre de mironton-ton-ton mirontaine:

Mais boire bien mieux

Hé la! voici les toros: ils ont des cornes

Elles sont pointues: s'ils vous attrapent, vous êtes perdu

„Amen“ vous êtes perdu!“

„Amen“ Amen me convie à terminer la chanson et je ne saurais lui désobéir. Toutefois avant de ce faire je dois aux Basques une réhabilitation: car ils médirent quelquefois de vous, Mesdames, et ils eurent tort.

Mais en revanche combien ils surent aussi vous apprécier et vous rendre justice! c'est ainsi qu'au moment où les Romains enivrés de leurs victoires voulurent faire incliner les fronts des Euskariens devant leurs fantaisies poétiques ceux-ci s'y refusèrent, ne consentant à accorder leurs hommages qu'à de seules déesses.

Et lorsque il leur fut demandé quelles étaient ces déesses devant lesquelles ils voulaient brûler l'encens de leurs adorations et de leurs prières.

Ils répondirent avec une noble fierté „Nos femmes“.

J. CHORIBIT.